

---

## Sociolinguistique diachronique romane

Michel Banniard

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/4408>

DOI : 10.4000/ashp.4408

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2021

Pagination : 245-257

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Michel Banniard, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 152 | 2021, mis en ligne le 14 juin 2021, consulté le 17 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/4408> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.4408>

---

Tous droits réservés : EPHE

## SOCIOLINGUISTIQUE DIACHRONIQUE ROMANE

Directeur d'études : M. Michel BANNIARD

Programme de l'année 2018-2019 : I. *Vitae mérovingiennes du Sud entre culture sénatoriale et pastorale collective (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s.)*. — II. *Niveaux de langue et formation de la scripta occitane dans les chartes méridionales (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.)*. — III. *Tropare et trobar. Genèse langagière (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s.)*. — IV. *Peire Vidal. Syntaxe complexe et langue des élites (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.)*.

*Un latinophone mal élevé (Tours, VI<sup>e</sup> s.)*

On a commencé par relire, traduire et commenter un passage pittoresque et bien connu des historiens chez Grégoire de Tours, *Liber IX*, par. 6, p. 418-420 dans l'édition des *MGH*, notamment en raison d'un commentaire souvent évoqué par les philologues pour soutenir que le héros de l'histoire ne parlait pas latin, mais roman (certains ont même évoqué le gascon puisqu'à la fin de l'histoire le protagoniste s'avère venir de Bigorre) : *Erat enim ei et sermo rusticus et ipsius linguae latitudo turpis atque obscoena ; sed nec de eo sermo rationabilis procedebat* (p. 418, l. 18-19). Ce fut l'occasion de rappeler que l'interprétation de ce passage ne saurait être assurée sans être contextualisée et sans tenir compte des points de vues des chercheurs modernes. Il n'y a pas lieu de mettre en doute la véracité de la mésaventure puisque Grégoire ayant été confronté deux fois directement à l'énergumène (*seductor*), à Tours et à Paris, porte un témoignage plein de vie, à la fois visuel, auditif et olfactif.

On a donc repris toutes les étapes du récit en les confrontant aux données qui nous sont accessibles pour vérifier son implantation réelle, en s'appuyant en particulier sur les plans des cités de Tours (fondés sur la thèse de L. Pietri) et de Paris au VI<sup>e</sup> siècle (en suivant les apports de P. Périn), puisque la narration permet de « filer » l'intrus, tout comme sur les références historiques (le roi, le concile), rituelles (les rogations), légales (la prison), cultuelles (les prières, les assemblées). La solidité de ces données permet d'accorder crédit au portrait pittoresque que Grégoire brosse de son imposteur, même si par moment son exaspération évoque le ton de Cicéron dans les *Verrius* (*plenum somni, uini, stupri*). Les traits de ce faux prédicateur sont :

- Son aspect physique : il était vêtu comme un « sauvage » (*colobio indutus* – « une tunique à bras nus » ; *inusitato indumento* – « sous une tenue peu commune ») ; il était d'une saleté repoussante (*de quo tantus fetor egrediebatur* – « il s'en exhalait une puanteur telle... ») et était saoul (*madefactus uino* – « imbibé de vin »). À cette tenue peu soignée s'ajoute un manque total de *decorum*, puisqu'il surjoue son personnage avec des mimiques faciales histrioniques (*linguae latitudo*) ; le narrateur manifeste un dégoût tout cicéronien devant le manque de maîtrise dans l'*actio* du personnage (telle la caricature physique de Vatinius dans l'*In Vatinium*). Lorsqu'il est sobre, il est dynamique (il se déplace sur de longues distances) et fort puisqu'il s'évade du cachot où l'archidiacre de Paris l'a fait jeter en charriant les chaînes qui l'entraient (*erumpens miser iste de custodia cum ipsis quibus erat nexus catenis*). Ces traits de robustesse ainsi présentés achèvent de le classer parmi les « vilains ».

- Son équipement religieux : il est armé d'une croix (*crucem ferens*) qu'il brandit comme si elle avait été consacrée, mais qu'il n'hésite pas à refabriquer (*facta sibi altera*) quand elle lui est confisquée par l'évêque de Paris (Ragnebode). Cet équipement « orthodoxe » est doublé d'un autre beaucoup moins catholique : un sac rempli d'herbes médicinales (*sacculum magnum plenum de radicibus diuersarum herbarum*), de dents de taupe (*dentes talpae*), d'os de souris (*ossa murium*) et d'ongles et de graisses d'ours (*ungues atque adipēs ursarum*). Le tout place le héros sous le signe d'une religiosité « à la carte » où la tradition ecclésiale est allègrement ajoutée aux recettes magiques traditionnelles qui font du bonhomme une variante intéressante du sorcier local (l'ours demeurerait encore au XIX<sup>e</sup> siècle une bête ambivalente dans les Pyrénées, craint et fournisseur de panacées diverses).
  - Son activisme apostolique : il se pose face aux autorités ecclésiales en missionnaire chargé de diffuser le culte des saints dont il prétend détenir des reliques. Et de l'autre, il tente une aventure d'emprise directe à l'encontre de la masse des fidèles illettrés à Paris avec un certain succès auprès des femmes (*adiunctis publicanis ac rusticis mulieribus*). C'est cette concurrence qu'il inflige ainsi aux rogations qui entraînent son expulsion puis son emprisonnement.
  - Sa connaissance de la liturgie : il est capable de réciter les formules des matines et le Notre-Père (*ingressus in oratorio ipse capitellum unum atque alterum ac tertium dicit, ipse orationem profert*). A-t-il lu les premières, posées dans l'oratoire ? Ce n'est pas impossible puisque le narrateur, témoin involontaire et contrarié, distingue entre *dicit* (« il lit à haute voix ») et *ipse profert* (« il proclame directement »). À moins de supposer qu'il ait énoncé les premières formules de mémoire... Mais il bénéficie incontestablement d'un savoir liturgique significatif, dont il est fier, et qu'il utilise pour s'imposer à l'évêque... et pour impressionner les illettrés.
- Ce personnage pittoresque et inoffensif s'avère (par un beau coup de théâtre final) être un serviteur, mais aussi un familier (*famulum*) de l'évêque bigourdan Amelius (présent au concile de Paris) qui le reconnaît, et le reprend sous son autorité et sa protection. Son destin relève donc de trois facteurs : la *mimesis* (son savoir religieux vient de l'imitation de son maître) ; la jalousie (il aspire au même prestige et aux mêmes avantages sociaux qui en découlent) ; la créativité (il pourrait aussi bien faire figure d'un des innombrables ermites et reclus qui pullulaient en Gaule mérovingienne et donnaient souvent bien des soucis aux évêques, voire aux abbés) ; la mixité culturelle (le folklore immémorial et son cortège de recettes magiques se marient aisément en lui avec l'étiquette majestueuse de l'Église). Il représente sûrement l'état de la pratique quotidienne religieuse d'une grande partie des masses à ce stade.
- Sa connaissance du latin : par conséquent, l'interprétation la plus appropriée des phrases citées doit s'intégrer à ce maillage contextuel. L'énergumène se fait comprendre de Grégoire lors des échanges oraux, et quand il prononce les textes consacrés, ils sont immédiatement reconnus par l'évêque. Il ne s'agit donc que de latinophonie tardive : le serviteur parle « son latin », mais quand il lit ou récite à haute voix, sa diction est défaillante selon le jugement du narrateur. Dans ce cas l'expression *sermo rusticus* est dépourvue des connotations positives impliquées dans les préfaces des vies de saint (il y est la forme actualisée du *sermo humilis*

cher à saint Augustin) pour reprendre une valeur péjorative cicéronienne (*nihil subrusticum olere*) que l'on retrouve dans d'autres passages des *HL* (tel le malheureux lecteur chargé à l'improviste de faire les lectures à la place de Grégoire, malade, et qui suscite les sarcasmes de l'élite présente parce que sa diction défaille par moment (*nescioquid rustice proferebat*). Le sens de la partie complémentaire (*nec de eo...*) ne relève pas du *decorum* oratoire, mais du fonds, c'est-à-dire que l'énergumène suit le fil de ses idées selon une logique qui paraît tout à fait défailante à Grégoire.

On a profité de l'occasion pour rappeler que Grégoire appartient à l'élite sénatoriale et qu'il manie un latin d'un niveau tout à fait honorable, dont lui-même soigne la qualité, y compris dans sa *vox*. Ses déclarations d'ignorance grammaticale adressées à sa mère Armentaria (un jeu de coquetterie très aristocratique) ne doivent pas plus abuser les philologues, les linguistes et les historiens que l'état de la tradition manuscrite qui nous est parvenue. Grégoire méprise l'énergumène non seulement parce que c'est un usurpateur, à l'orthodoxie incertaine, mais aussi parce qu'il manque d'éducation et de maîtrise langagière (il n'a pas accès aux niveaux élevés du maître qu'il imite).

### *Bataille électorale pour un saint (Clermont, VII<sup>e</sup> s.)*

L'idée que les élites mérovingiennes ne vivaient pas dans un magma langagier dont les manuscrits porteraient souvent doublement témoignage faisant son chemin chez un nombre significatif de philologues et d'éditeurs (précisément par la réouverture de vastes chantiers d'études des manuscrits dont la bibliographie de plus en plus riche porte témoignage), a incité lors de la reprise de la lecture et de l'étude de la *Vita Praeiectionis*, entreprise lors des premiers séminaires délocalisés à Toulouse-II (2015), à insister sur la cohérence mentale et langagière de l'auteur, anonyme pour nous, mais bien conscient de sa valeur culturelle et fier de ses effets rhétoriques.

Ainsi, le bref paragraphe 10, p. 231 de l'édition a donné du fil à retordre aux lecteurs en raison des leçons retenues par l'éditeur qui donne l'impression que l'auteur ne maîtrise pas sa propre parole. Mais en retenant l'hypothèse raisonnable qu'il avait une idée claire de son récit et en le confrontant aux données topographiques, grâce notamment au volume VI de la *Topographie chrétienne de la Gaule (Province ecclésiastique de Bourges)*, par F. Prévot et X. Barral i Altet, Paris, 1989, *Clermont*, p. 26-39), on a établi la traduction suivante :

Ensuite, comme il avait reçu la dignité d'ancien (= administrateur) du monastère de Candidensis, il reçoit aussi de l'évêque, nommé à ce moment Félix, étant donné que lui-même réclamait souvent de recevoir des consolations toujours délectables, la charge de la direction spirituelle des âmes saintes du monastère, et qu'ainsi il assume sa tâche dans un cadre autant clérical que pastoral, comme gain exclusif du soin de soi. Sur la qualité et l'ampleur de la manière dont il s'est astreint en ce domaine aux mandats du Christ et dont il a payé d'exemple, les habitants du lieu déroulent leurs éloges.

On se dispensera de reproduire la liste des retouches – raisonnables en utilisant les leçons refusées et quelques conjectures – apportées aux choix des *MGH*, mais la voie était ainsi dégagée pour un commentaire : 1) il s'agit d'une double mission : administrative et religieuse ; 2) cela explique probablement le parallèle *pastor / clero*

(fonction de prêtre tourné vers les laïcs, et fonction d'abbé plongé dans le milieu ecclésial); 3) les *sanctae animae* sont celles des moines du monastère, déjà en place. Il y aura bien un monastère de moniales, mais plus tard; 4) le lieu, sis entre Clermont et Issoire, n'est en fait pas sûrement identifié, on a donc laissé le mot latin qui, en occitan d'Auvergne devrait donner « Chandiès ». Il est classé comme « édifice de localisation incertaine » par F. Prévot, p. 39 »; 5) on a admis que *sola medendi lucra* était une apposition anticipée à *curam*. Le rédacteur aime bien ces structures « jambe-en-l'air » à la latine... 6) *medendi* file sûrement l'image déclenchée par *solatia* : le futur saint croît peu à peu en étoffe « sacrée » comme en hiérarchie.

On s'est penché aussi sur l'élection mouvementée de Priest au siège épiscopal de Clermont qui est narrée en détail aux par. 12-13 (p. 232-233). En voici le scénario : 1) mort de l'évêque Felix (par. 12). Priest l'enterre et se souvient alors des prédictions sur son destin, révélées avant sa naissance par un rêve prémonitoire de sa mère, dans lequel elle apprenait que l'enfant qu'elle portait serait évêque. Le narrateur masque ainsi – selon un usage hagiographique bien établi – le rôle du clan familial dans la conquête du pouvoir sous l'allégorie de la prédestination divine; 2) campagne « électorale » de Priest : la teneur de ce rêve est diffusée oralement dans son diocèse (on appellerait ceci aujourd'hui un « ballon d'essai »); 3) réaction des futures ouailles : Priest a-t-il les reins assez solides financièrement? Priest refuse noblement toute réponse positive afin de repousser la tentation de « simonie ». Les lignes 13-18 sont spécialement intéressantes d'un point de vue linguistique parce que le latin qui s'y déploie porte des marques d'oralité, souvenir d'une campagne de communication verticale qui s'est déployée à Clermont. Ainsi le questionnement : (les paroissiens demandaient en réponse) *si se sciebat tantam pecuniam auri argentique metalli habere, unde hoc opus queat subire* a fait l'objet d'une analyse détaillée en séminaire pour montrer qu'il figure fidèlement (sauf la prononciation), le niveau de langue des élites réagissant à la première tentative, donc du LPT2 en acrolecte; 4) par. 13. Entrée en scène du successeur « légitime » de Félix, Garivaldus, « lévite » (coadjuteur, premier archidiacre). Les « anciens » dans la hiérarchie, Garivaldus, Preiectus, Ariwaldus, Aginus, Stephanus, rédigent une lettre commune favorable à l'élection de Garivaldus en rappelant l'usage institutionnel en faveur du coadjuteur pour les successions; 5) apprenant que Priest déploie cependant la légende justifiant son élection, Gariwald fait lire en public la lettre d'accord (*palam epistolam in contrarietatem ipsius coram omni ecclesia ostendit relegenda*). L'*ecclesia* désigne sans doute une minorité de clercs, mais ce passage confirme une nouvelle fois que l'écrit est omniprésent dans la société mérovingienne et offre en outre un *testimonium* sur le fonctionnement de la CV au VII<sup>e</sup> siècle à partir d'un document écrit en latin et lu à haute voix; 6) c'est alors que les autres signataires de la lettre se rallient à la candidature de Priest, au terme d'un volte-face spectaculaire; 7) mais Gariwald, se voyant trahi par ses pairs, décide d'acheter son élection auprès des laïcs, qui arrachent ce choix aux clercs; 8) l'élu ne jouit que quarante jours de sa victoire, meurt, et laisse sa place à Priest.

Sous ce récit de manœuvres tactiques présentées comme des coups de théâtre successifs, les historiens n'ont pas trop de mal à démêler le conflit qui oppose deux groupes aristocratiques à la conquête du prestige et du pouvoir. On n'a pas trop de mal à deviner que l'intrus est Priest dont la tentative de « coup d'état » échoue. L'intérêt

linguistique de ce genre de récit est élevé parce qu'il confirme l'usage ordinaire de l'écrit dans le règlement des conflits et qu'il établit une interaction forte entre l'écrit et l'oral, incluant à la fois des clercs et des laïcs. Le niveau de langue de ces paragraphes 12 et 13 relève du *sermo rusticus*, pourvu de tous les traits d'un latin écrit apte au truchement oral pour la communauté des fidèles illettrés. Afin de mieux concrétiser en séminaire le fonctionnement de l'interface écrit / oral au VII<sup>e</sup> siècle en Auvergne, on a procédé à la transcription phonétique du par. 21, p. 238, l. 8-14 en s'appuyant sur trois outils : a) la phonétique historique générale qui a reconstruit l'évolution articulatoire des phonèmes du latin tardif au protoroman, en corrigeant toutefois les datations trop hautes ; b) les données spécifiques de l'évolution en domaine occitan d'Auvergne ; c) le facteur culturel qui limitait partiellement l'évasion dialectale et l'érosion articulatoire.

[sɛ̃ kɪd ivɪde dɔmno / per presule swo vénérable priyyeyto / miraylyo ostendéret ◇ non è silendo ◇ // dén(i)ke prèdhiyto {amarinos} fèvre djappriðhe furat koretto ◇ én tant(o) (u)t néy gréssu movér(e) / néy alment(o) ulo nézé ladhitse / tant(o) oorir(e) posset ◇ ko(d) kon a(d) oores byati~o vīri~o priyyeyti~o ensinwantévos/ves fradrévos~ves pervinset ◇ // solidhas domni~o fudhet prêtes ◇ è a tselula / uve vén(é)rables abba éyrodhos djiédzēva(t) / eskudho fēðhe armadhos / togoryo engrésos / veytsilo krutsses endetos / saludhe alada / fèvre(s) disset è korvōre ◇]

On a employé une transcription simplifiée de type romaniste, à partir de l'orthographe d'usage en français (à l'exception de *u*, qui représente le [ou] moderne). Les / signalent une pause orale faible, les ◇ une pause orale forte, un intonème. Les // annoncent une nouvelle phrase écrite. Les ~ indiquent que deux formes étaient oralement possibles (on les retrouve par écrit dans les chartes contemporaines). Ce fut l'occasion se répéter deux points cruciaux en CV de ce temps : a) le rôle majeur de la phonologie et de l'intonation dans le pilotage sémantique, qui l'emporte souvent sur le pilotage morphologique à cette période tardive de la latinophonie ; b) l'extrême difficulté de l'établissement d'une graphie régulière « latine » (autant qu'en français parlé ou qu'en anglais parlé d'aujourd'hui...). Toute défaillance dans la formation des copistes ou dans leur attention pouvait vite produire des formes erratiques.

La poursuite de la lecture jusqu'au par. 26, p. 241, a confirmé – c'était attendu – le caractère apologétique de la *Vita*, et surtout son intrication avec les *realia* du siècle et du lieu, jusqu'au moment où le chemin de Priest croise celui d'un autre saint, Léger, qui est traité de façon fort peu amène par le narrateur, de toute évidence déterminé à en faire un fauteur de troubles (par. 23) comme il l'avait fait dans le cas du rival local Gariwald, tout en déplorant quand même *in extremis* le manque de retenue d'Ebroïn à l'égard d'un évêque (par. 26). On a conclu en insistant de nouveau sur le risque de placer sous l'étiquette générique « hagiographie » des œuvres qui sont disparates, entre les légendes hors sol et purement « fabriquées » et les légendes moulées dans la réalité du temps. La Vie de Priest, comme celle de Didier de Cahors ou de Léger d'Autun présente non seulement une source riche pour écrire l'histoire mérovin-gienne, mais aussi celle de la culture du temps et de plus celle de la communication orale, au centre du séminaire.

*Un concentré de pamphlet politique (Carcassonne 1193/1194)*

Suivant comme les précédentes années l'édition de référence d'Avalle, on s'est penché sur la pièce VI, *A per pauc de chantar no.m lais* (un *sirventès* de 56 vers). Après une lecture à haute voix, attachée au respect de l'accentuation occitane, on en a établi la traduction, en s'appuyant sur diverses remarques de l'éditeur en notes infrapaginales :

- I. J'ai failli abandonner la poésie,  
Parce que je vois tués l'élan de la vie et la morale,  
Et la valeur qui ne trouve nulle part de nourriture,  
Parce que tout un chacun l'agresse et l'éjecte.  
Et je vois la corruption régner si fort  
Qu'elle a vaincu et soumis la civilisation,  
Si bien que je ne trouve presque aucun pays  
Dont elle n'ait enserré la tête dans son collet.
- II. Le fait est qu'à Rome l'Apôtre et les faux théologiens  
Ont emmêlé dans un tel délire  
La Sainte Église, au prix de la colère de Dieu,  
Et qu'ils sont tellement égarés et pécheurs.  
C'est pourquoi les hérétiques ont émergé,  
Et étant donné qu'ils ont déclenché le péché,  
Accablé est celui qui pourrait s'y opposer.  
Mais moi, je ne veux pas y être partie prenante.
- III. C'est de France que s'est mise en marche toute l'horreur,  
De chez ceux qui d'habitude valent mieux,  
Puisque le roi n'est ni fidèle ni sincère,  
Ni envers la valeur, ni envers le Seigneur,  
Et achète et vend et fait du commerce,  
Exactement comme un domestique ou un maître :  
C'est pour cela que les Français sont hués.
- IV. Le monde entier mute de telle façon  
Qu'hier nous le vîmes mauvais et aujourd'hui pire.  
Et jamais depuis qu'il a brisé le vouloir de Dieu,  
Nous n'avons entendu ensuite que l'Empereur  
Progressait et en valeur et en bonté.  
Et cependant, puisqu'il abandonne à son destin  
Richard, depuis qu'il se trouve en sa prison,  
Les imprécations en viendront des Anglais.
- V. Les rois d'Espagne, je les tiens pour des bûches,  
Car ils recherchent tant la guerre entre eux,  
Car ils livrent aux Maures par peur  
Des chevaux de combat gris et bais,  
Puisque leur arrogance a redoublé,  
Avec pour résultat leur défaite et leur soumission,  
Et qu'il aurait mieux valu, si telle avait été leur décision,  
Qu'entre eux ait régné paix, loi, foi.
- VI. Mais on ne croira pas que je m'incline  
Devant les puissants, s'ils se révèlent décadents.



De fait, un bonheur raffiné me guide et me nourrit,  
 Qui me garde avec une grande douceur dans la jouissance,  
 Et je demeure dans l'affection raffinée  
 De celle qui me charme le plus.  
 Et si vous voulez savoir qui elle est,  
 Demandez la en terres de Carcassonne.  
 VII. Elle n'a jamais ni abandonné ni dupé  
 Son ami, ni n'a changé son teint,  
 Chose inutile, parce que celui qu'elle a de naissance,  
 Est frais comme rose au temps de Pâques.  
 Elle est belle au-delà de toute beauté  
 Et possède l'alliage de la raison et de l'élan de la vie :  
 C'est pour ceci que les maîtres du code sont sous son charme  
 Et qu'ils en prononcent la louange dans le bien et l'honneur.

On est passé ensuite aux commentaires pour établir d'abord la structure générale puis la progression isotopique du poème (à l'école de F. Rastier) en y associant la description de certaines de ses structures énonciatives.

#### A. Structure générale du poème (diptyque)

I) *Sirventès* contre les mondes maudits qui cernent et menacent le monde du poète. Vidal semble aussi bien renseigné qu'un nonce apostolique : toutes ses allusions se réfèrent à des événements réels dont il partage la teneur et le choc avec les destinataires de ses vers.

Strophe 1 : générique sur l'universalité du mal avant de passer à une énumération géographique ; S. 2 : Sud, Rome ; S. 3 : Est, Orient, Jérusalem ; S. 4 : Nord, Germanie ; S. 5 : Ouest, Espagne.

II) Thème antithétique de la femme protectrice : S. 6, Renoncement à la force, à la conquête du pouvoir, repli sous l'égide de la Protectrice ; S. 7, Hymne à la Protectrice.

#### B. Architecture isotopique

##### Angoisse

S. 1. Exorde, décadence de la civilisation et de la morale > Vidal prêt à renoncer à son métier de poète (sortie du Monde).

##### Pertes externes

S. 2. Illustration 1 de l'affirmation de désespoir initiale : crise de l'Église et règne d'une papauté erratique (Célestin III) ; montée des hérésies ; S. 3. Illustration 2 : désertion de Philippe Auguste ; accusations portées par les Plantagenets (Richard cœur de Lion) ; S. 4. Illustration 3 : trahison d'Henri VI, qui tient prisonnier Richard, croisé revenu vainqueur de Syrie (Richard est le héros de Vidal) ; S. 5. Illustration 4 : désertion des rois d'Espagne qui se battent entre eux et sont soumis aux Maures. (Il s'agit sans doute d'Alphonse VIII).

##### Rachat intime

S. 6. Réorientation (*conversio*) : Vidal se détourne du monde et se réfugie dans le monde intime privé (jardin d'Éden à Carcassonne) ; S. 7. Portrait de l'Ève idéale (« Hymne marial »).



La strophe 2 se réfère au règne de Célestin III (1106-1198) dont on a suivi la riche notice biographique procurée par la somme *Dictionnaire historique de la papauté*, dir. P. Levillain, Paris, 1994, p. 315-317. Cette figure majeure a déployé une activité politique impressionnante en tant que cardinal légat pontifical dans tout l'Occident chrétien, avant de devenir pape à 85 ans et de couronner à Rome le fameux Henri VI. Est-ce la raison de l'ire de Vidal ? Ou vaut-il mieux la comprendre comme la manifestation de son soutien aux mentalités féodales des aristocrates du Sud, souvent exaspérés par la réforme grégorienne et par les profonds remaniements de propriétés qu'elle a entraînés à leur détriment et au bénéfice de l'Église ; cf. D. Panfili, *Aristocraties méridionales. Toulousain-Quercy, XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s.*, Rennes, 2010.

La strophe 3 fait référence à des faits précis que la chronologie établie par R. Grousset, *Histoire de Croisades*, t. III, *L'anarchie franque*, Paris, 2006 (1934), p. 45 *sqq.*, permet de repérer. Dans un contexte de combats permanents entre chrétiens d'Occident et musulmans d'Orient, le projet de reprendre Jérusalem (reconquise par Saladdin en 1187) est mis à mal, notamment en raison du départ de Philippe Auguste pour la France (août 1191), au grand dam des « anglais ».

La strophe 4 se réfère à la détention scandaleuse de Richard par l'empereur Henri VI, qui l'avait capturé sur son trajet de retour de Terre Sainte à l'été 1192, contre toutes les règles sur la protection des croisés édictées par l'Église, avant de le libérer contre une énorme rançon.

La strophe 5 est plus difficile à contextualiser. Elle fait référence aux guerres intestines entre les différents royaumes chrétiens d'Espagne et peut-être aussi à l'offensive générale des Almohades à partir de 1163 depuis Séville (P. Guichard, *Al Andalus. 711-1492 : une histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, 2011), qui a fait beaucoup de dégâts dans son élan initial (justement aussi en raison des dissensions chrétiennes) jusqu'à la déroute subie par Alphonse VIII, roi de Castille en 1195. Les vers 35-36, peu clairs, feraient-ils référence au paiement d'un butin, dans le cadre d'une trêve après cette défaite (cela pourrait inviter à retarder d'un an la datation du poème) ?

L'hymne final couronne le sirventès en introduisant un changement de ton remarquable qui transforme l'*incredatio* en parénèse. On en a profité pour insister d'une part sur l'erreur qui consiste à démonétiser ces passages sous le prétexte qu'ils ne sont que des *topoi* (pace E. R. Curtius) parce que quel art peut toucher un public si son langage est a-typique ? Et surtout parce qu'il confirme l'interaction constante entre le *cantus* ecclésial et l'art du *trobar*. Une des originalités de la tradition catholique médiévale est de chanter la beauté physique de la Vierge (même si une lecture allégorique y est associée), sous des traits qui se retrouvent partout en lyrique d'oïl et d'oc, cette dernière assumant ainsi sa fonction d'acrolecte à égalité avec le latin. La corrélation textuelle s'établit vite, ne serait-ce qu'en se reportant aux plus célèbres antiennes à la Vierge, comme on l'a fait en séminaire :

*Ave Regina caelorum / Super omnes speciosa / Vale, o valde decora... ; Salve Regina, mater misericordiae / Vita, dulcedo, et spes nostra salve... / Eia ergo, advocata nostra / Illos tuos miserantes oculos / Ad nos converte... / O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria.*

On a conclu en insistant d'abord sur la richesse du style contre les jugements un peu péremptaires du savant éditeur qui qualifie de « variations synonymiques »

creuses les effets de langage en fait pleins, créés par des répétitions topiques intriquées à des glissements sémantiques (saint Augustin ne procédait pas autrement dans ses sermons « persuasifs »). Ensuite sur la forte structuration des associations d'idées, qui procèdent d'une solide logique et affective et démonstrative, contrairement à des lectures prévenues qui ne lisent ces œuvres qu'à travers le prisme déformant d'opinions partiales (souvent dues au ton et aux bizarreries de la *Vida*, hors sujet tant dans ses assertions que dans ses commentaires). Enfin, sur l'intérêt de Vidal pour l'actualité « politique » et sur ses prises de position qui font de lui un « fidèle » de sa civilisation.

Le séminaire s'est poursuivi par l'étude du poème XII, p. 112-119, *Baron, Jesus qu'en crotz fo mes*, texte beau, dense et difficile auquel on a appliqué la même méthode de lecture, en y ajoutant l'analyse syntaxique détaillée de différents passages pour s'interroger sur le niveau de compétence langagière des destinataires tout en bâtissant des parallèles avec les modèles énonciatifs de différentes chartes « latines » contemporaines, le tout suggérant l'existence de nombreux locuteurs ayant accès à une strate de niveau élevé de culture et de langage (une « clergie » laïque occitane).

### *Code d'amour brisé en Biterrois*

Sur la suggestion d'un des auditeurs, auteur d'une thèse sur les *tobairitz*, A. Krispin, on est alors passé à l'étude de différentes œuvres de ces poétesses, dont un poème fameux d'Azalaïs de Porcaraïgues, *Ar em al freit temps vengut*, extrait de l'édition procurée par A. Rieger, *Trobairitz. Der Beitrag der Frau in der altokzitanischen höfischen Lyrik. Edition des Gesamtkorpus*, Tübingen, 1991, PC 43, 1. Après une mise au point de A. Krispin sur l'incertitude quant à l'ordre des strophes de cette complainte dans la tradition manuscrite, on en a choisi une version, qui a été lue à haute voix en respectant la phonétique et l'accentuation occitanes médiévales, avant de procéder à la traduction et au commentaire selon la méthode adoptée jusque-là.

I

- 1 Ar em al freit tems vengut
- 2 qu'es neus e gels e faigna
- 3 e.ill auselet estan mut
- 4 qu'us de cantar non se laigna
- 5 e son sec li ram pels plais
- 6 que flors ni fuoilla no.i nais
- 7 ni.l rossignols non i crida
- 8 que am s'en mai nos ressida

II

- 9 Tot ai lo cor deseubut
- 10 per qu'eu sui si tot estraigna
- 11 e sai que l'om a perdut
- 12 molt plus tost c'om non gazaïna
- 13 per qu'eu sui en gran esmai
- 14 car sai qu.m aissi morai
- 15 e s'eu fos enans fenida
- 16 ben me tengra per garida

## III

17 Dompna met molt mal s'amor  
 18 que ab ric home plaideia  
 19 a plus aut de vavassor  
 20 e si lo fai ill foleia  
 21 cars so ditz om sai e lai  
 22 amor per ricor non vai  
 23 e dompna que n'es chazida  
 24 en tenc per envilanida

## IV

25 Amic ai de gran valor  
 26 que sobre totz seingnoreia  
 27 e non a cor trichador  
 28 ves me que s'amor m'autreia  
 29 e dic que m'amors l'eschai  
 30 e el que ditz que non fai  
 31 deus li don mal escarida  
 32 qu'eu m'en teing ben per garida

## V

33 Bels amics ses cor truan  
 34 car me fes ab vos en gatge  
 35 cortes e de bel semblan  
 36 sol no.m dissessez oltrage  
 37 tost anarem al assai  
 38 qu'en vostra merce.m metrai  
 39 vos m'avez la fe plevida  
 40 no.m demandez faillida

## VI

41 A Dieu coman Belesgar  
 42 e puois la ciutat d'Aurenga  
 43 e Gloriet'e.l Caslar  
 44 e.l seingnoriu de Proensa  
 45 e tot cant vol mon be lai  
 46 mas lai on son fait l'assai  
 47 perdieu celui c'a ma vida  
 48 en serai totz iornz marida

## VII

49 e s'ieu fail ab motz verais  
 50 d'Aurenga me mou l'esglais  
 51 per qu'eu n'estau esbaida  
 52 e.n pert solaz en partida

## VIII

53 Ioglar vos c'avez cor gai  
 52 ves Narbona portez lai  
 53 ma chanson e la fenida  
 54 leis cui iois cabdel' e guida

I. Là, nous sommes parvenus au temps froid  
 où sont neige et gel et fange,  
 et où les oisillons demeurent muets,

car nul ne se soucie de chanter,  
et où sont secs les rameaux dans les bosquets,  
si bien que ni fleur ni feuille n'y naît,  
ni le rossignol n'y trille,  
lui que j'aime lorsqu'il nous apaise en Mai.

II. Tout mon cœur n'est que déception,  
ce qui m'a rendue totalement étrangère à moi,  
et je sais que les pertes sont  
bien plus promptes que les gains.  
C'est pourquoi je suis bouleversée  
car je sais que moi je mourrai dans cet état  
et que si seulement ma fin était venue avant,  
je me serais vraiment tenue pour guérie.

III. La Dame place bien mal son amour  
en engageant une affaire avec un puissant,  
avec quelqu'un plus haut qu'un vassal mineur :  
agir ainsi, c'est la perte pour elle,  
car tel est le dicton universel :  
l'amour ne passe pas par la puissance,  
et la Dame qui s'y est engagée  
n'est à mes yeux de ce fait qu'une paysanne.

IV. J'ai un ami de grande valeur,  
qui est partout suzerain,  
et n'a pas le cœur malhonnête  
envers moi, lui qui m'accorde son amour ;  
Je dis aussi que mon amour lui échoit,  
et qu'à celui qui dit que non,  
Dieu donne un destin maudit,  
car moi, je me considère vraiment comme guérie de lui.

V. Bel ami sans cœur de vilain,  
puisqu'il m'a placé sous votre garantie,  
vous, fidèle à la règle, à la belle tenue,  
si seulement votre parole n'allait pas au-delà de la règle,  
j'irais sur-le-champ à l'épreuve,  
en me plaçant sous votre grace :  
« vous m'avez offert la foi,  
ne me requerrez pas comme défaillie ».

VI. À Dieu, je recommande Belesgar  
et aussi la cité d'Orange,  
et la Gloriette et le Castlar,  
et la seigneurie de Provence,  
et tout ce qui là-bas me chérit.  
Mais c'est là où s'accomplissent les épreuves,  
que j'ai perdu celui qui a ma vie :  
j'en serai pour toujours perdue.

VII. Et si je défaillie dans une parole véridique,  
c'est d'Orange que me vient la panique,  
qui m'a laissée hors de moi,  
privée d'une part de mon réconfort.

VIII. Jongleur, vos qui avez le cœur allègre,  
 allez porter là-bas vers Narbonne  
 ma chanson avec sa chute  
 à celle qui est le berger et le guide de La Joie.

Après toute une série d'éclaircissements de détail sur un texte aussi savant que beau, on a étudié de près la structure thématique et topologique de l'œuvre pour en relever sans surprise l'extrême subtilité. On s'est également attaché à y discerner les éléments factuels pour en venir à l'idée qu'il n'y a aucune preuve particulière de l'identité exacte de la personne aimée (il s'agit d'un puissant seigneur de la région, c'est tout). Les riches jeux sémantiques qui tissent les vers offrent des lectures en superposition, à la fois séduisantes et sources de fourvoiement pour les commentateurs, même modernes.

Azalaïs appartient à l'élite aristocratique féodale qui joue la partition requise du code amoureux (*fin'amor* / *cortes*). Ce jeu comporte plusieurs règles de *decorum* : a) l'anonymat ; b) l'égalité ou la subordination limitée de l'amante par rapport à l'aimé (soumission hardie de la *domna*) ; c) en cas d'inégalité trop forte, il se crée une dépendance accrue à l'égard du puissant dont la loyauté doit s'élever à proportion (*ses cor truan, gatge, mercé*) ; d) il existe une règle d'auto-discipline dans le cadre de l'épreuve-test de l'amor (*assai*), censée réciproque, surtout en cas d'inégalité de statut social au détriment de l'amante.

Malgré sa conscience des limites requises, la *trobairitz* a pris trois risques : aimer au-dessus de son rang ; — accorder sa confiance au « maître » ; — s'enhardir à une rencontre privée. Cette hardiesse a été mal récompensée : la limite a été franchie (au cours d'un rendez-vous, on ne sait où) ; — en conséquence, Azalaïs a annoncé à son amour, et en fait son deuil (*perdiu*) ; — cela la laisse en état de choc (*marida, esbaida*) ; — de plus, elle se sent humiliée comme une paysanne (*envilanida*) abusée par son seigneur ; — la vie se retire d'elle, elle entre en hiver (strophe 1).

Elle parvient à la résilience : dans l'hospitalité de son pays (*et tot cant vol mon belai*) ; — dans la mise en mots et la poétisation de son malheur ce qui lui ouvre la voie à un retour à la vie (*joglar, vos c'avez lo cor gai*) ; — effectivement, la lettre prépare la fin de l'hiver.

On a conclu en corrigeant l'idée reçue que le deuil de la poétesse avait été provoqué par un événement externe accidentel, la mort de son aimé au combat, explication avancée par différents éditeurs et commentateurs. La lettre du poème indique au contraire une mort purement intériorisée dans le cadre d'un itinéraire d'amour dévoyé par manquement au code. On a relevé que cette interprétation, mieux fondée, accroît l'intérêt poétique du texte puisqu'il consacre la résistance d'une aristocrate à la suprématie discourtise de son seigneur et amant.

Le séminaire de l'année s'est achevé en juin par un petit éloge d'un livre oublié, publié par un des fondateurs des études qu'on nommait alors « provençales », J. Anglade, *Les troubadours de Toulouse*, Toulouse, Paris, 1928, qui brosse, en partie contre les préjugés de son temps et malgré une confiance imprudente dans les éléments de sa pseudo-biographie, un portrait intéressant et empathique de Peire Vidal (p. 33-56). Puis on a conclu en profitant d'un apport inattendu sur la *quaestio vexata* des origines de l'art du *trobar*, déjà traités ici les précédentes années en diverses

sessions. Dans un brillant livre récemment paru, P. Sénac, C. Laliena Corbera, *1064. Barbastro, guerre sainte et djihâd en Espagne*, Paris, 2018, une courte notice, « L'at-trait du monde andalou », p. 126-129, offre une belle occasion de traiter à nouveau ce problème d'un point de vue sociolinguistique. En effet, lorsqu'une des jeunes filles musulmanes nobles, prisonnière du seigneur chrétien devenu maître du château et de ses trésors après la prise de la cité, chante sur ordre de son propriétaire, à la demande d'un marchand juif – le narrateur de l'anecdote –, des poèmes arabes traditionnels, ni le chrétien, qui parle mal arabe, ni le narrateur, pourtant polyglotte, ne comprennent son chant. Dans le débat sur les origines du *trobar*, la question de la communication et de l'intercompréhension devrait être et posée et traitée avant de défendre des hypothèses exotiques au détriment d'une genèse par symbiose interne.